

Un Charles Daudelin inconnu...

Jacques-Bernard Roumanes

Volume 41, Number 169, Winter 1997–1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53240ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Roumanes, J.-B. (1997). Un Charles Daudelin inconnu.... *Vie des Arts*, 41(169), 22–25.

Un Charles Daudelin inconnu...

« On aborde le XX^{ème} siècle comme une corvée, au lieu d'y bâtir la beauté d'aujourd'hui. »

Charles Daudelin, 1945.

Jacques-Bernard Roumanes

« Rebelle ou lucide? Avec l'œil de maintenant... je me rends compte du sérieux que je mettais à nier la priorité de la raison. »

Louise Daudelin, 1997.

Blanche de la force
1957
Huile sur toile
71,5 x 61,5 cm



QUAND IL DEVINE QU'IL SERA ARTISTE, CHARLES DAUDELIN N'A PAS ENCORE QUINZE ANS. EN 1934, IL NAVIGUE

ENTRE QUATORZE ET QUINZE ANS. À CET ÂGE-LÀ, EN CE TEMPS-LÀ, ON EST TOUJOURS UN ENFANT. C'EST UN ENFANT PERDU

DANS UN RÊVE D'IMAGES BARIOLÉES OÙ LES MOTS N'ONT PAS BEAUCOUP DE SENS. PAS ENCORE.

Plus tard. Dix ans plus tard exactement, quand lui apparaîtra la fée des mots. Louise. Une jeune fille blanche comme la force, et qui viendra tout exprès dans son premier atelier pour lui acheter une image. La fée des mots achetant une image, un tableau... pour une année, deux années, toutes les années de sa vie. Alors, comme à la fin des contes ils se marieront. Louise, la fée des mots, épousera Charles, le roi des images. Et ils auront beaucoup d'enfants. C'est la tradition dans toutes les histoires. Mais leur histoire à eux continue. Leur vie d'artiste commence là où justement, dans les contes, elle a l'habitude de s'arrêter. Le bonheur? Le plaisir de vivre? La joie? Est-ce que c'est un métier ça? On leur dit: fermez le livre. Allez dormir... Charles rouvre le livre. Louise tourne les pages. Quels drôles d'enfants! Un demi-siècle a passé. Louise et Charles Daudelin n'ont toujours pas fermé la lumière. Ils continuent ensemble à feuilleter le livre de la vie. Mais depuis longtemps, ce sont eux qui sculptent les images et dessinent les textes, mot à mot, image par image. Toutes les pages. Toutes les scènes de leur vie d'artistes. Voici deux scènes. Un Charles Daudelin inconnu...

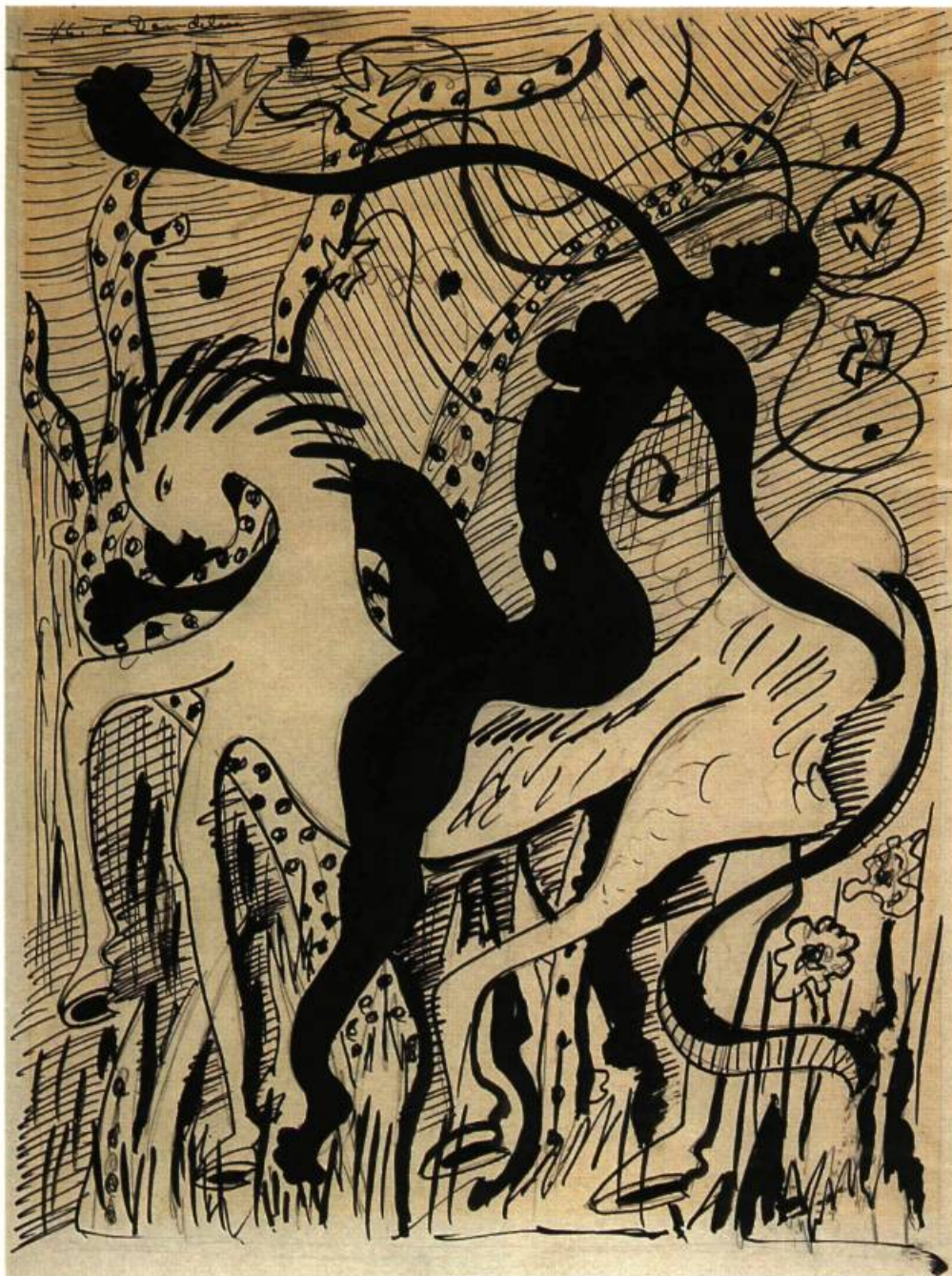
Dans la première scène, Charles Daudelin a quatorze ans. Soixante ans plus tard il a toujours quatorze ans. Il est incapable d'avoir plus. Il est encore devant le même émerveillement. Avec le même plaisir. Dans ses mains il tient une marionnette. Il me la montre. Dans mes mains elle est toute noire, incomplète, ses vêtements sont en lambeaux. Il la reprend, il me l'explique. Dans ses mains elle brille, elle est toute neuve, et ses habits sont taillés dans l'étoffe de ses rêves. Il m'invite à toucher cette étoffe... Charles a quatorze ans. Il vient juste de terminer sa marionnette. Il la fait tourner lentement entre ses mains pour l'examiner en détail. Une joie calme l'inonde, la joie des mains, le savoir de la chair. Quelque chose en lui se cristallise. Qui vient d'avant. D'avant les images et les mots. Qui vient des premières lueurs de l'enfance devant le spectacle de la crèche de Noël. Le premier spectacle! La première scène! Et la dernière aussi, que voulez-vous faire de mieux? Où



Sans titre, 1945
Papier collé et gouache
30 x 23 cm

voulez-vous trouver plus de chaleur humaine? Plus de lumière? Plus de joie? Tout est là: la scène du bonheur avec ses marionnettes sacrées. La famille. Sainte. Tout l'art sacré d'un coup, enfermé dans la sauvagerie fulgurante de sa sensibilité enfantine. Charles Daudelin n'abandonnera jamais cette sensibilité-là, jamais! Tout est là dans cette crèche: la maison lumineuse de l'atelier du peintre, la maison de terre du sculpteur, la maison de bois et de papier

du marionnettiste, la maison de verre de l'architecte. La vie et le décor de la vie... Tout est déjà là dans cette marionnette qui semble sourire dans les mains de Charles au moment où il comprend ce que signifie cette joie qui monte en lui: il sera artiste. Avec toute la vie qui est rattachée à ça. Avec toute cette joie! Il ne s'agit pas encore,



Sans titre, 1946
encre sur papier
43 x 32 cm

à ce moment-là, d'être peintre ou sculpteur ou maquettiste ou marionnettiste. Qu'est-ce que ça veut dire à quatorze ans, ces mots-là? Ce qu'il sait, ce qu'il sent de toutes ses forces avec la même intensité depuis ce jour-là, c'est que ça le rend incapable d'accepter les choses telles qu'elles sont. C'est ça être artiste, c'est sûrement ça. Cette jubilation!... C'est toujours elle qu'il retrouvera au cœur de toutes ses révoltes, comme dans ses moments de recherche ou de plénitude. Marcher en joie. Marcher dans ses pas. Il n'y a pas d'autre marche à l'amour pour un artiste.

La deuxième scène se passe dans l'atelier de la maison que Charles et Louise

Daudelin ont commencé de construire après leur retour de France en 1948, l'année du Refus global. Ils y sont toujours, mais entre temps Pointe-Claire est devenue Kirkland. Charles peint. Il a quatorze ans depuis vingt ans, déjà. Il est assis devant sa toile, hors du temps, la main droite prolongée d'un pinceau qui saigne de couleur devant ses yeux hallucinés. Pas un mot. Juste cette pluie de lumière douce qui coule des grandes baies vitrées sur le dos du peintre. Derrière lui sur un tabouret un de ses petits bronzes, *Elsa*, fait sa mue au soleil. À sa droite assise par terre sa première fille Nanouk s'est arrêtée de jouer. Elle regarde en silence la couleur au bout du pinceau qui fait une drôle de

tache dans sa mémoire... Tiens, lui aussi il sait faire les escargots bleus et les oiseaux rouges, à moins que ce soit un lapin... Charles se perd dans son gâchis. Il ne sait plus où il est, ni qui il est. L'œil entièrement absorbé par la bataille des couleurs et de la matière. La main prise dans cette pâte dont il cherche à extraire des formes. En projetant ses désirs. En dessinant ses rêves. Il a toujours ce regard d'absence quand il peint. À cause du vertige derrière le regard. À côté de lui sur un chevalet une toile étrange, un portrait de jeune fille au regard qui dévore tous les regards en silence. Avec ces plans divisés, cette croix et ces coups de griffe sur la peau des couleurs, on dirait qu'il a stigmatisé une jeune fille qui sort du couvent. On dirait Louise. La première rencontre. L'éblouissement des bleus froids qui luttent pour affirmer la richesse du dépouillement. On dirait la contemplation d'une nouvelle évidence formelle... Ce tableau étrange porte un nom magnifique: *Blanche de la Force*. C'est le nom d'un personnage central du *Dialogue des Carmélites* que Bernanos a lui-même emprunté à Gertrude Von Lefort. Un emprunt au second degré n'est plus un emprunt, c'est une tradition... Dans l'atelier de 1948, la vie commence tout de suite à imiter l'art au moment même où l'art, en refusant globalement tous les académismes, vient de retrouver la vie. Depuis, le futur a pris le temps d'installer son formidable théâtre d'ombres. Le peintre-sculpteur comme la mer s'est retiré. Il reste ça et là sur la plage du temps quelques coquillages de l'époque. Un peu de la splendide parure du jeu des influences. Uniquement les grands noms. Pas seulement Borduas ou Riopelle, mais Léger, Picasso, Miro, Matisse, Zadkine, Laurens, Villon... et tant d'autres. C'est comme si à travers une traînée d'étincelles où scintillent les bijoux d'une page d'histoire de l'art, l'artiste nous offrait tous les bijoux de son époque, signés: Daudelin. C'est comme si Charles Daudelin nous disait qu'en ce temps-là, déjà, il y avait ici l'équivalent d'ailleurs. C'est comme si... mais comment voulez-vous croire un enfant qui dit des choses pareilles!

L'atelier d'aujourd'hui a dévoré toute la maison. Charles Daudelin a encore le même âge. Un peu moins même. À cause de ses nouvelles œuvres. En ce moment, il est emporté par un regain de passion pour le

papier. Il y en a partout! De tous les formats. Ce sont de fins réseaux à peine colorés, des circuits sillonnés de stridence noire ou bien des à-plats d'encre mate, des architectures d'ombres pour des dialogues de clartés d'une assourdissante fraîcheur... Certaines nuits, il se lève exprès. Pour marcher dans son atelier. Pour se retrouver comme un automate au milieu d'un spectacle hallucinant. Tous ses dessins sont là, sur les murs. Vivants! L'artiste est au commencement du monde. À l'origine du regard. Livré à l'écriture automatique de la mémoire. Et les mouvements de la nuit sculptent inlassablement l'ombre de ses nouvelles formes, en lui racontant d'incroyables histoires de marionnettes. Et les mouvements de la nuit récapitulent lentement devant lui les innombrables images d'un hymne à la joie qui pour Charles Daudelin n'aura jamais de cesse: l'enfance de l'art.

Parmi les instruments de la critique il y a le recours à la fiction. Ce texte est une fiction. Mais une fiction plus vraie que le vrai, car tous les détails sont non seulement exacts mais ils sont replacés dans leur contexte avec le plus grand respect. Mieux, en précisant certains détails ignorés, l'artiste nous a permis d'enrichir la connaissance de son œuvre tout en nous évitant ces minuscules erreurs qui gâtent la qualité des meilleurs textes. On le voit, ce parti pris est loin d'être gratuit. Il n'est pas toujours suffisant qu'une critique effectue le récit d'une émotion causée par une exposition d'œuvres. Il faut encore, comme c'est le cas ici, créer un climat propice à la réception de ces œuvres par le public... Charles Daudelin est un artiste reconnu au plan national et international. Mais essentiellement comme un sculpteur urbain utilisant un vocabulaire abstrait. Or la galerie Simon Blais nous propose à côté de petites sculptures figuratives s'échelonnant de 1947 à 1995, deux groupes d'œuvres tout à fait inattendues, sur papier, avec quelques huiles. Le premier groupe couvre les années 40-50 avec des pièces figuratives à saveur parfois surréa-

liste. Le second groupe prolonge un expressionnisme abstrait proprement structural jusque dans la période la plus actuelle, 95-98. S'agissant d'œuvres inconnues et inhabituelles, en deux dimensions, il devenait nécessaire de leur accorder un regard neuf dans un style neuf, pour bien faire émerger leur signification dans la démarche de Daudelin.



Nature morte, 1947
gouache
30 x 23 cm

L'exposition est ainsi conçue qu'elle réussit à satisfaire une certaine perspective muséale, situer les œuvres, tout en se voulant d'abord et avant tout un régal pour les collectionneurs avertis. Simon Blais ayant poussé le raffinement jusqu'à faire exécuter un tirage en bronze de deux pièces inédites. Toutes deux de petite dimension. La première est un plâtre original de 1947 proche en esprit des dessins surréalistes, mais qui leur échappe pourtant par la simplification de sa traduction formelle en volume. La seconde est un petit bas-relief de 1950 intitulé « Hymne à la famille », où se condense l'univers végétal dont on trouve la trace tout

au long de la production de Daudelin. Cet entrelacement jamais dénoué d'abstraction et de figuration là enfin clairement exposé, ne fait pas que nous montrer un Daudelin inconnu. Cette exposition — qui porte d'ailleurs un titre emblématique à cet égard, *Le sens figuré* — est au cœur des efforts d'un renouveau critique, qui tend à dissiper les malentendus et les arbitraires théoriques

d'une époque moins révolue qu'on se plaît à le dire. Car s'il est vrai que le grand public n'aime toujours pas l'art contemporain c'est parce qu'il sent bien que trop souvent l'art contemporain n'aime toujours pas le grand public. Ce qui est un non-sens. Un des rôles d'avenir de la critique revient alors à faire s'approcher le public des sources d'émerveillement et du désir d'émancipation qui a fait naître l'art contemporain. Et qui, à travers la spontanéité et la fraîcheur d'approche des premiers travaux d'artistes comme ceux d'un Daudelin, la perpétue jusqu'à nous. On a souvent glosé sur la distance que Daudelin a toujours mise entre tous les courants esthétiques et son travail. L'explication est pourtant simple; à condition, évidemment, d'accepter qu'il y ait plusieurs manières d'être un artiste. Celle de Charles Daudelin est d'avoir été un témoin actif des changements de son temps. Esprit indépendant et divers, à peu près imperméable

à l'idéologie des effets de mode, il a su s'ouvrir très tôt à toutes les influences artistiques marquantes. Raffinant chaque fois la leçon jusqu'à l'affirmation de sa propre signature. Du coup, et c'est visible dans cette exposition comme ce l'est dans la grande rétrospective du Musée de Québec, la sensibilité du témoignage que Daudelin nous offre aujourd'hui, le pose comme l'un des représentants québécois les plus significatifs de l'art contemporain de ces cinquante dernières années. L'un des rares dont l'humanisme nous renvoie, par les sources, à l'incontournabilité du partage avec le public dans la réception de l'œuvre. Pas d'espace public pas de critique. Tel est le sens du *figuré*. On voit l'enjeu... □